

## Les vacances de la géographie

Thierry Bissonnette

Volume 50, Number 3 (281), September 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34697ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Bissonnette, T. (2008). Review of [Les vacances de la géographie]. *Liberté*, 50(3), 88–90.

## Les vacances de la géographie

Thierry Bissonnette

Louis-Jean Thibault, *Reculez falaise*, Montréal, Éditions du Noroît, 2007, 100 p.

Une tendance récurrente de la poésie consiste à ressourcer la perception grâce au contact avec les lieux, dans un rapport qui, dans les meilleurs cas, dépasse la superficialité touristique et les facilités figuratives. En réaction contre les effets négatifs de la pensée abstraite, les soubresauts récents de l'imaginaire des lieux ont de nombreux devanciers, d'Hésiode à Wallace Stevens et jusqu'à l'Écossais Kenneth White avec sa « géopoétique », un mouvement empreint d'une éthique existentielle et même écologiste. On pourrait aussi nommer Nicolas Pesquès, inlassable paysagiste de *La face nord de Juliau*, pendant que chez nous Roland Bourneuf exprimait bien l'enjeu d'une relation plus attentive avec la concrétude spatiale, heureux détour de la quête identitaire :

Entre l'espace et nous se créent des rythmes, un dialogue, une action qui se poursuit. Une évidence s'impose : l'expérience de l'espace a contribué à faire de nous ce que nous sommes, des êtres distincts mais reliés, à nous donner une forme. Elle insère notre âme dans une réalité physique<sup>1</sup>.

Alors que son précédent recueil s'intitulait *Géographie des lointains*, Louis-Jean Thibault prolonge sa propre intuition terrestre avec *Reculez falaise*, livre voué à la description d'endroits situés dans la région de Québec, ainsi qu'à une intense rêverie autour de ceux-ci. Balisé par des photographies d'Yves Laroche où divers reliefs offrent des écrans propices au travail imaginaire, cet

1. Roland Bourneuf, *Venir en ce lieu*, Québec, L'instant même, 1997, p. 9.

élégant recueil invite lui aussi au mouvement et à la perception, dans une perspective qui tient en partie de Jean-Aubert Loranger et de Saint-Denys Garneau, en plus d'une parenté avec le réalisme de Robert Melançon. Sobre et unifiée, l'écriture devient ici une sorte de pont tendu entre le monde des objets et celui de la conscience, une mince élévation d'où l'on peut méditer sur les liens qui rassemblent les choses et les êtres.

« Que cherche-t-il encore ici (quarante-septième parallèle Nord, / soixante et onzième Ouest), il ne saurait le dire » : ainsi s'ouvre cette déambulation curieuse en cinq temps, où l'observateur commence par se regarder lui-même avant d'ausculter à nouveau divers espaces de prédilection. Cela s'amorce avec la mer de Champlain, fond géologique où se déploient les multiples stations découpées ensuite parmi la ville, ce qui, des plaines d'Abraham à telle ruelle et à la taverne Jos Dion, met en évidence l'aspect subjectif de la spatialité.

Découpés en longs distiques, les poèmes allient une liberté proche de la prose avec une impression d'étalement qui semble mimer celle de couches géologiques, d'étages de terre où pourrait être lue la superposition des époques et des événements. Sans heurts ni hoquets, la phrase avance ainsi par longs traits et amples enjambements, installant l'atmosphère d'un carnet de croquis et de remarques.

Sous le couvert d'une banale indication, le titre *Reculer falaise* exprime d'autre part deux vecteurs de cette promenade : d'abord une exigence de recul ou de surplomb, nécessaire pour quitter l'illusion du connu, puis l'impression d'une tension suscitée par un vide, la falaise figurant un vertige sous-jacent à l'expérience, comme il est dit à propos de la côte Salaberry : « Les frêles rambarades, qu'un mouvement accéléré // une manœuvre maladroite nous ferait franchir sur-le-champ, / donnent peut-être une vision encore plus littérale // de la mécanique nerveuse, cassante de nos désirs. »

Derrière le ton modéré, presque sans aspérités, de ces poèmes, il y a donc le danger d'un glissement subit : « Un faux pas et ma pensée // pourrait soudainement s'affoler, se fractionner en minces plaques, / m'entraînant à toute vitesse vers les eaux à travers //

la végétation [...].» Mais c'est plutôt l'impression d'équilibre qui domine cette suite de tableaux, tantôt plus intimes et tantôt plus objectifs, comme si la contemplation permettait d'abolir l'absurdité d'un destin en faveur d'une plongée dans l'origine des vies. Le pronom impersonnel est alors de mise : « On se prend à rêver à des forces de creusement, // à des bassins de boue et de sable où remuent nos vies antérieures — / nos impulsions, nos instincts, le socle invisible du monde. »

Tout comme Loranger qui, dans *Les atmosphères*, déclarait sa main « monstrueusement énorme » devant un dehors tamisé par l'équilibre du regard, Louis-Jean Thibault en vient à une tranquille maîtrise de l'extérieur, ce qui, en diffusant la quête identitaire et en faisant dévier la tentation introspective, convie à un second degré d'intimisme.